

FACÉTIES ORDINAIRES

Éric Tarrin

Éditions ThoT
Roman

Éric Tarrin a un parcours professionnel atypique : informaticien hier, professeur d'échecs aujourd'hui, il a aussi expérimenté bien d'autres métiers ; de bûcheron et jardinier en Colombie-Britannique à technicien en reprographie, en passant par serveur à Londres ou électronicien, il a également endossé les habits de coordinateur SAV et de vendeur de fruits et légumes ! La seule constante ? Sa passion pour la musique et la poésie, qui le pousse à écrire des chansons pour faire « danser les mots ». Il se tourne ensuite vers l'écriture de nouvelles, puis d'un premier roman, avec toujours la même idée : mettre le rythme et la mélodie au cœur de son récit.

Première jeunesse

Feu !

Au premier coup d'œil, elle savait.

Elle observait cette brosse à reluire qui tournoyait malicieusement dans les airs et qui viendrait fatalement s'écraser sur son visage poupon. Cette épaisse moustache brune qui râperait son cou. Cette odeur âcre de vinaigre rouge.

Mylène avait huit ans.

Ce rituel, elle le connaissait par cœur.

Le pire était à venir, le pire c'était après, comme toujours.

Ce soir-là, elle gratta une allumette.

Les pompiers arrivèrent, sirènes hurlantes. Le petit pavillon était un énorme brasier. Les flammes qui s'échappaient des fenêtres léchaient scrupuleusement

la façade de la maisonnette. Les lances à incendie se déployaient méthodiquement et des trombes d'eau ne tardèrent pas à se mêler à la danse.

Perchée sur la plus haute branche d'un châtaignier au fond du jardin, Mylène ne perdait pas une miette du spectacle. Elle n'avait jamais vu pareille agitation autour de chez elle.

Les soldats du feu ne chômaient pas. Certains donnaient des ordres, d'autres se cramponnaient aux tuyaux en vociférant. Mais nul ne prêta attention à la jeune fille assise aux premières loges qui mâchait un chewing-gum, à défaut de pop-corn.

Puis, l'agitation fit place à la désolation.

L'équipe de l'adjudant Burnside fut la première à pénétrer dans la maison fumante. Il fallait progresser lentement pour ne prendre aucun risque. À tout moment, la toiture ou l'escalier pouvaient s'effondrer.

Arrivé à l'étage, Burnside enfonça la porte d'une chambre funèbre. Les flammes avaient tout dévoré. Il ne restait du mobilier que quelques tas de charbon rougeoyants. Au beau milieu de la pièce, les ressorts dénudés d'un matelas supportaient tant bien que mal une masse noire qui pouvait s'apparenter à un corps.

Un corps en position fœtale, une bouche béante découvrant des dents presque intactes, prêtes à mordre,

encore. Des orbites évidées tournées vers le ciel, un crâne scalpé de tout poil, une épaisse moustache brune miraculeusement épargnée des flammes.

Mylène sortit de son manteau un renard en peluche, le regarda droit dans les yeux et lui chuchota : « Foxy, mon doux Foxy, écoute-moi bien ! C'est fini, on va être heureux maintenant tous les deux. Moustache ne nous fera plus de mal, c'est promis. On ira vivre dans une autre maison, plus belle, tu verras, et je ne te quitterai jamais de la vie. Peut-être qu'ils vont me demander ce qui s'est passé avec les allumettes mais, rassure-toi, je leur dirai que j'ai joué, que j'ai pas fait exprès.

Il fait nuit maintenant, maman ne va pas tarder à rentrer. J'ai peur, je ne sais pas comment elle va réagir. J'espère qu'elle ne m'en voudra pas trop. Enfin, une chose est sûre, c'est qu'il ne la tirera plus par les cheveux en la traitant de sale junkie ! Je ne sais pas exactement ce que ça veut dire, mais c'est pas gentil. Foxy, tu sais ce que c'est qu'une junkie ? Non, bien sûr. Maman m'a expliqué que ça voulait dire qu'elle était malade et que c'est pour ça qu'elle devait faire plein de piqûres. Mais je ne sais pas si elle m'a dit toute la vérité. C'est louche, je trouve, elle se cachait tout le temps pour faire ses piqûres, comme si elle en avait honte. Mais pourquoi avoir honte d'être malade ?

Regarde, il y a des policiers dans le jardin, ils nous cherchent, tu crois ? Ils n'ont pas l'air méchants, mais j'ai quand même peur. Il paraît que ça existe les prisons pour les enfants, c'est Jérémie qui me l'a dit. Il faut faire une très grosse bêtise pour y aller. Tu penses que j'ai fait une très grosse bêtise ? Chut ! »

Cette nuit-là, la mère de Mylène ne rentra pas. Elle s'était écroulée sous le poids des opiacés. Un banc de la station Stalingrad en guise de lit.

Adieu, Moustache !

Six jours s'étaient écoulés pendant lesquels Mylène et sa mère avaient navigué entre les hôpitaux, les commissariats et les centres d'accueil. Six jours intenses rythmés par les larmes, les cris, les doutes et les sourires sans doute.

Puis vint le moment tant attendu par certains et tant redouté par d'autres : l'enterrement de Moustache.

Une procession de manteaux gris et noirs circulait dans les étroites allées du cimetière. Mylène, en tête de cortège, tenait fermement la main de sa mère. Elles regardaient le cercueil qui avançait suspendu dans les airs. Un beau soleil d'hiver. De temps en temps, Mylène jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, pour s'assurer que tout le monde suivait bien, même le fauteuil roulant avec une vieille dame fichée dessus, la jupe au-dessus

des genoux. On pouvait voir ses chevilles gorgées d'eau qui débordaient de ses chaussures trop étroites, prêtes à exploser. La vieille dame ne souriait pas, mais alors pas du tout. Elle fronçait les sourcils, ce n'était pas rassurant. Il semblait même que son regard s'assombrissait encore un peu plus lorsqu'il croisait le sien. Si bien que Mylène évitait de la toiser. Elle avait entendu dire que cette vieille dame était la mère de Moustache. C'était bien la première fois qu'elle la voyait. Un jeune homme d'une extrême maigreur poussait tant bien que mal le fauteuil. Lui non plus n'avait pas l'air très avenant. Avec ses petits yeux noirs rapprochés, son long nez effilé en forme de cédille, sa petite bouche sans lèvres et son petit rictus, il en était même effrayant. Mylène se demanda qui il était.

Brusquement, la procession s'arrêta. Les croquemorts déposèrent le cercueil sur des trépieds et le prêtre entama son discours solennel : « Dans ce lieu où tant d'hommes et de femmes viennent se recueillir sur la tombe d'un être cher, faisons silence pour entrer dans la prière. »

À ces mots, Mylène en profita pour s'éclipser un instant. Elle se cacha derrière un thuya et entonna à voix basse pour son doudou : « Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour, de l'aube claire jusqu'à la fin du jour, je t'aime encore, tu sais, je t'aime... » Une larme coula le long de sa joue et vint atterrir sur les oreilles de Foxy.

Puis une deuxième et une troisième. « C'est bizarre, mon petit renard adoré, je ne sais pas pourquoi je pleure. Je devrais sauter de joie, rire aux éclats, mais non, je n'y arrive pas. Maman ne m'a même pas grondée quand elle a appris pour Moustache, elle m'a serrée dans ses bras, et les policiers non plus ne m'ont pas disputée ni enfilé les menottes. Ils m'ont juste demandé gentiment ce qui s'était passé, et je leur ai dit pour les allumettes, ils m'ont expliqué que c'était un accident, un terrible accident, mais que je ne devais pas trop m'en vouloir, c'est comme ça, ça arrive les accidents, c'est triste. Maman m'a dit qu'on allait devoir attendre pour la nouvelle maison, elle n'a pas de sous, alors pour le moment on va aller chez Mamé et Papé, ils sont gentils, tu le sais bien, t'inquiète pas, mon Foxy ! »

Mylène retourna s'insérer parmi les sombres manteaux. « Seigneur, tu accueilles toute vraie prière et tu écoutes les appels de notre cœur. Avec toute notre affection, nous avons accompagné jusqu'ici Victor. Qu'il trouve auprès de toi la paix et la joie, avec ceux que tu appelles à rentrer dans ton Royaume. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. AMEN. »

Les employés des pompes funèbres firent ensuite descendre le cercueil au fond du trou à l'aide de cordes. On entendait des grincements, des cognements et des

bruits sourds. Mylène redoutait que jaillisse de la boîte un diable à ressort moustachu qui agiterait ses grelots. Mais il n'en fut rien.

Silence absolu.

Chacun fut invité à jeter un peu de terre sur le cercueil et à se signer. Quand vint son tour, Mylène balança une bonne poignée caillouteuse et dégaina son majeur avec toute la discrétion requise en pareilles circonstances. « Adieu, Moustache ! »

Joyeux anniversaire, Mylou !

Lundi 6 mars 1978, vingt et une heures. Mylène était assise à table, Papé venait d'éteindre le lustre. Il faisait tout noir. Soudain, Mamé entra dans la pièce, le visage illuminé par une superbe tarte aux pommes caramélisée. Neuf bougies vacillaient en cœur. Mylène était heureuse, tout simplement heureuse. « Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, Mylou, joyeux anniversaire ! » Mamé déposa fièrement sa pâtisserie sur la toile cirée. Papé esquissa un doux sourire pour l'occasion. « Allez, à trois, tu souffles ! Un... deux... trois ! » Les bougies ne firent pas long feu. « Pff... pff... pff... » Applaudissements. Papé alluma le lustre.

Mamé découpa sa confection délicatement et servit une belle part à Mylène, puis deux plus modestes pour Papé et elle-même.